



N° 86/09 - 24 novembre 1986

**L'EVEIL DE LA CONSCIENCE
ET LA TRANSMISSION DE LA FOI
DANS LE JUDAISME, LE CHRISTIANISME ET L'ISLAM
POINT DE VUE D'UN MUSULMAN**

par Mohamed YALOU

*Nous remercions l'Association qui a autorisé à reproduire ce texte. Ce témoignage a été donné par Mr. M. Yaloui lors du colloque de l'association des Ecrivains Croyants à Chantilly 1986. Tiré de **La feuille de chêne**, n° 14, 3e trimestre 1986, 12, avenue du Vieux Cornet 1180 BRUXELLES.*

En pays d'Islam, comme dans toute autre contrée professant une religion, c'est au sein de la famille que s'effectue le premier contact de l'enfant avec la Foi; en regardant ses parents agir, en les entendant parler, il fait tout naturellement l'apprentissage d'habitudes, de convictions et de formules véhiculées par le langage de tous les jours et conservées dans les coutumes et traditions auxquelles son milieu familial est attaché. Le contenu de cette transmission intéresse donc l'aspect extérieur de la Foi au premier chef, mais en faisant une large place à l'idée de Dieu, comme nous allons le voir.

Ainsi, dans la langue courante, le code de conduite régissant les rapports familiaux et communautaires, les incitations à bien agir, les souhaits et objurgations, ou encore les défenses et interdits, sont exprimés en des énoncés qui font presque toujours référence à Dieu, puissance supérieure qui observe et enregistre les actes, pour ensuite les juger et leur donner une sanction.

A vrai dire, pour les tout jeunes enfants, on use d'abord, comme dans toutes les langues, d'interjections courtes, comme notre "Kikh" par lequel nous tentons de le dissuader de sucer son pouce ou de porter à la bouche un objet ramassé par terre; il semble d'ailleurs que cette onomatopée soit fort ancienne; la Tradition nous montre le Prophète l'utilisant avec Hasan et Husayn en bas âge.

Plus tard, l'enfant grandissant en âge et en raison, c'est aux notions de bien et de mal que nous rapportons ses premiers manquements, en jugeant ses actes selon le code du bon et du mauvais : mais dès que nous l'estimons en âge de réfléchir et de comprendre, c'est à la notion de harâm (péché) que nous assimilons ses écarts par rapport à la norme; notre commentaire sur un larcin, une dissimulation ou une violence, annonce ainsi, outre la sanction purement morale, venant de la propre conscience de l'enfant, une punition de degré supérieur, comptabilisée au passif dans le grand livre des actions et plus grave quoique retardée; cette peine en sursis, nous la brandissons en termes de purgatoire et d'enfer; chez nous aussi, la transmission dans la tradition religieuse passe d'abord par les interdictions, comme si les actes louables vont de soi et ne méritent donc pas une mention particulière.

De même une besogne que l'on accomplit, un voyage que l'on entreprend, une tâche achevée, un mouvement naturel du corps, une réaction involontaire de l'organisme, sont placés sous l'égide de

Dieu : en société, quand on étouffe un bâillement, on demande pardon à la compagnie; le musulman, même seul, demande pardon à Dieu; quelqu'un glisse, on s'écrie : ô Dieu préservateur, avant que la chute ne soit effective; bénédictions, vœux, serments ainsi placés sous l'autorité permanente de Dieu, sont devenus sans doute, à l'usage, autant d'automatismes, sans référence vraiment consciente au divin; mais il arrive que l'enfant, à force d'entendre : Dieu n'aime pas cela, Dieu te punira, Dieu ne veut pas, finisse par demander : Qui est Dieu Et que s'éveille son intérêt pour cette présence mystérieuse qu'on lui signale partout et qu'il ne trouve nulle part.

Cette permanence de Dieu dans la communication ordinaire est un fait culturel et ancien, puisque nous la trouvons dans les textes classiques à forme dialoguée : les répliques, la réponse à une question, l'affirmation et la négation simples sont presque toujours assorties d'un serment incorporant le nom divin : oui par Allah ! non par Allah ! Ce qui ne laisse pas d'embarrasser nos étudiants dans les exercices de traduction; les scrupuleux de la lettre saupoudrent ainsi leurs copies de : par Dieu par-ci, par Dieu par-là, sans craindre lourdeur ni répétition.

Mai, dans la langue arabe (ici permettez-moi de préciser qui, si je parle en tant qu'Arabe, je n'assimile aucunement l'Islam à l'arabité; il y a des populations arabes qui sont chrétiennes, notamment en Syrie-Palestine; l'Islam noir, l'Islam asiatique, ne sont pas arabes; bien plus, dans l'Islam contemporain, les Arabes sont minoritaires; selon la parole coranique, Dieu a transmis son message, par l'intermédiaire de Mohamed, à tous les peuples et toutes les races), dans la langue arabe donc, Dieu n'est pas appelé du nom d'Allah, mais de quelque 99 autres que l'onmastique musulmane emploie, précédés du vocable "abd" (esclave, créature) pour former de nombreux prénoms que vous entendez couramment : Abdallah, Abdelkarim, Abdelaziz, ce qui veut dire littéralement : esclave d'Allah, serviteur d'Aziz (le puissant), la créature du généreux (Karim); or, les enfants obéissent à la loi d'économie linguistique, appellent leurs camarades Karim, Hakim, Aziz, etc., libérant l'esclave et retenant le nom divin, comme l'on fait ici pour Théophile ou Théodore réduits à Théo; nous nous faisons vivement reprendre pour ces dangereux raccourcis, car, sans le savoir, nous donnions à la créature ce qui appartient au Créateur.

A sa foi naissante, cet enfant trouve un adjuvant puissant dans les événements de sa vie propre, ainsi que dans les fêtes familiales et les solennités religieuses.

Tout d'abord, la circoncision, un acte chirurgical dont il est le héros fêté et inquiet; pour atténuer son appréhension, l'opération est noyée dans une atmosphère d'allégresse : vêtement d'apparat - dont la commodité jebba ou jellaba - cadeaux et gâteries, cortège aux cuivres tonitruants, présence plus attentive de la mère, visites et réjouissances familiales; mais elle baigne aussi dans une aura religieuse qui donne à l'enfant le sentiment diffus que devenant bientôt adulte, il entre pour de vrai dans la communauté des musulmans : là ce sont les psalmodes du Coran, les chants liturgiques, les fumées d'encens, le fez tout neuf frappé du croissant et de l'étoile. Des familles modernisées recourent maintenant à la compétence d'un chirurgien patenté, dans la froide blancheur d'une clinique, mais sans exclure la fête à la maison, avec le decorum traditionnel; l'on voit même certains parents concilier tradition et modernité : ils convoquent le praticien dans une chapelle de mosquée ou le mausolée d'un saint homme.

D'autres cérémonies dans lesquelles l'enfant n'est plus un acteur, mais seulement observateur, l'imprègnent néanmoins de cette religiosité qui s'attache aux faits importants de la vie : les fiançailles ou le mariage par exemple, sacralisée par la khotba, l'allocution rituelle où l'on ne manque par de rappeler la recommandation du prophète : qui se marie acquiert la moitié de sa religion, et par la récitation collective de la fâtiha, cette sourate-invocation dite "liminaire" qui, curieusement, clôt bien des cérémonies: fâtiha et khotba sont reprises aussi dans les mariages laïcisés, contractés devant l'officier civil. Dans un tout autre registre, les rites qui accompagnent la mort donnent à l'enfant une conscience aiguë de la présence de Dieu, favorisée par l'atmosphère de tristesse et d'affliction : en effet, tout concourt à préparer le défunt à une rencontre imminente avec son Seigneur et Juge : moribond, il est amené à prononcer une dernière fois - ou l'on prononce pour lui - la chahâda, ultime témoignage de celui pour qui la vie et la mort sont entre les mains de Dieu; son corps est mis en état de pureté légale avant d'être enveloppé dans le linge sans couture; puis on le porte à la mosquée, pour la prière des morts, entre les deux oraisons de l'après-midi; ou bien c'est au bord de la tombe que se déroule cette courte invocation silencieuse, sans mouvement, ponctuée seulement de quelques "Allah akbar !" prononcés par l'assistance; puis le défunt est couché dans sa dernière demeure, la face tournée vers La Mecque; l'enfant qui aura suivi le cortège et reçu les condoléances avec ses oncles et ses frères, dans ce climat de recueillement et de chagrin gardera longtemps l'empreinte de cette rencontre avec la mort, prélude à la rencontre avec Dieu.

D'autres faits, importants ou anodins, englobant une aire plus vaste, contribuent aussi à éveiller chez l'enfant les sens du mystère religieux : les appels à la prière, la fête des morts à l'Achoura, qui remplit les cimetières de femmes portant aux pauvres les offrandes au nom des disparus; le Mouled, anniversaire de la naissance du Prophète, dont la commémoration commence la veille : dans les mosquées illuminées, après la prière du soir, des récitants racontent la Geste du fondateur de l'Islam, en un Noël psalmodié et chanté; au matin après avoir goûté à la polenta de semoule, il ira avec son père chanter la célèbre hamziyya à la grande mosquée; d'entendre ces milliers de voix vigoureuses ou fluettes, clamant les quelque 400 vers de ce poème sur un rythme ample et rapide, imprègne les jeunes et les moins jeunes d'une ferveur profonde.

Où encore, l'attente du Ramadan. Naguère, on allait se poster sur les hauteurs hors de la ville pour être le premier à apercevoir le mince croissant et gagner un peu de gloire de ce jour espéré - en arabe, l'attente, l'espoir, et aussi le regard s'expriment par la même racine (**nazara, raja'a**) - alors, les minarets s'illuminent, le canon tonne, les enfants explosent, car le mois de carême est aussi une promesse de longues veillées et de jeux tardifs dans la rue; les parents encouragent l'enfant à jeûner, bien avant qu'il n'en devienne légalement redevable : il se prive de son café au lait, voire d'un déjeuner, résiste enfin jusqu'au crépuscule; pour le récompenser de cet effort, on le laisse confectionner une petite friandise, pâtisserie ou sirop coloré, avec lesquels il rompra son premier jeûne.

Sa participation à la grande fête du Sacrifice, pour être moins personnelle, n'en est pas moins intense; ici s'établissent des liens affectifs avec le mouton qui sera immolé; cet attachement d'un jour a été décrit avec nostalgie par mon collègue Mohamed Talbi dans le livre "Célébrer Dieu" édité par l'AECEF. Le mouton est choyé, pomponné; on le pare, on le donne en spectacle et pour peu qu'il soit pourvu de cornes, on l'exhibe dans une béliomachie de quartier; mais au jour fatidique, pleurs et déchirements s'estompent vite, car l'enfant est déjà instruit du sacrifice, détourné sur la bête, du fils obéissant d'Abraham (Ibrâhim), père de nos religions.

Puis, il y avait le **kouttâb**, l'école coranique que l'enfant fréquente avant l'école officielle, ou pendant les vacances; sur sa large planche enduite d'argile humide, il déchiffre les premières sourates, celles qui viennent en fin de livre; il lit et relit à haute voix les versets tracés par le meddeb avec un roseau biseauté trempé dans une décoction brune; il les répète jusqu'à ce qu'ils soient gravés dans sa mémoire; quand un chapitre entier était su par cœur, il décorait sa planche, devenue tableau d'honneur; autour des derniers versets, il dessine dômes et minarets, des fleurs et des étoiles; les parents satisfaits l'embrassaient pour sa science, mais gratifiaient surtout le maître.

L'acquisition du Coran était la finalité principale du **kouttâb** mais on y apprenait aussi le culte, la manière de faire ses ablutions et d'accomplir ses prières obligatoires : on y enseignait aussi des rudiments de l'histoire sainte, la **Sira** de Muhammad, la vie des autres prophètes : Abraham bâtissant la Kaaba, le songe de Joseph, Moïse sauvé de la folie meurtrière de Pharaon, la naissance miraculeuse de Jésus sous le palmier etc. On s'y acclimatait aussi avec la langue écrite, si bien qu'à son entrée à l'école publique, l'enfant pouvait déjà lire et écrire, en plus de sa disposition à mémoriser et retenir.

Le tableau quelque peu attendri que je viens de brosser se réfère surtout au passé; c'est dans mes souvenirs que j'ai puisé les éléments de ma toute première perception de Dieu.

Aujourd'hui, la vie moderne a modifié bien des aspects de la vie religieuse, mais sans altérer profondément le paysage intérieur dans lequel l'enfant reçoit la foi; d'aucuns pour des raisons surtout sentimentales, peuvent déplorer des changements, l'attachement aux traditions constitue un élément puissant du sentiment religieux; mais ce sont des progrès - ou des aménagements - inévitables, imposés par la nécessité d'organiser rationnellement la vie d'un peuple, la marche d'un Etat; dans les pays musulmans aussi, le temps est devenu une donnée essentielle de l'activité économique, un facteur primordial de développement.

Ainsi, la nouvelle lune est désormais connue et fixée des mois, voire des années à l'avance; seuls, quelques écologistes du ciel s'obstinent à scruter l'horizon, dans l'espoir peut-être de mettre en défaut le calcul astronomique imposé par le pouvoir, mais les nuits du Ramadan sont toujours aussi animées; dans la cohue des foules et le vacarme des voitures, on y entend davantage les cassettes du Coran que celles de l'éternelle Om Kalthoum¹. Si nombre de jeunes affichent dans les snack-bars leur

¹ Chanteuse orientale, aujourd'hui disparue.

émancipation à l'égard du carême, d'autres beaucoup plus nombreux, affluent le soir à la longue prière des **Tarawih** où chaque nuit sont récités successivement deux des soixante chapitres du Livre.

L'Assida, la pâtée de Mouled, cède la place à des entremets savants; les muezzins ne s'astreignent plus aux cinq ascensions quotidiennes du long escalier en colimaçon pour lancer à tous vents leur exhortation essoufflée; ils branchent de puissants hauts-parleurs et le minaret se réduit de plus en plus à une fonction décorative; mais on voit de plus en plus de garçons et de filles, et même des enfants, se presser à la prière du vendredi, avec peut-être un brin de dissipation lorsque le sermon se prolonge.

Le **kouttâb** aussi, décrié à l'aube des Indépendances à cause de ses méthodes archaïques - il faut dire que si on y apprenait le Coran, on ne le comprenait guère - s'est réformé, à l'instar de la séculaire université Ez-Zitouna, devenue une moderne Faculté de Sciences Religieuses; les pupitres y remplacent à présent la natte et le meddeb porte le complet veston, devant un vrai tableau noir; plus de calame, mais l'universelle pointe bic sur un banal cahier quadrillé; mais on y apprend toujours les sourates, avec un embryon d'exégèse; et les mosquées que la ferveur populaire édifie un peu partout, englobent dans leur territoire un emplacement pour le **kouttâb**, preuve que l'enseignement coranique est toujours senti comme une nécessité par les parents soucieux de la santé morale de leurs enfants.

En tout état de cause, la relève est assurée par l'éducation religieuse dans l'école publique, où le programme, modulé en fonction de l'âge de l'élève, est traité par des maîtres alliant une pédagogie active à une connaissance précise des matières enseignées et surtout du but recherché.

Car il s'agit d'enraciner dans le cœur de l'élève la foi déjà acquise d'une façon primaire, par osmose en quelque sorte, dans sa prime enfance; de lui donner une conscience maintenant raisonnée que sa venue à l'existence n'est pas un fait du hasard, une rencontre fortuite de gamètes, mais qu'elle obéit à un dessein de Dieu : celui de mettre à l'épreuve, en lui laissant le libre choix du bien et du mal, de sorte que ses actes sur terre trouvent au ciel leur juste rétribution; aussi lui enseigne-t-on que son comportement tout entier, vis-à-vis des êtres et des choses, dans la famille et dans la société, doit se conformer aux prescriptions édictées par la religion, et que de cette conformité ou de cet écart, il devra répondre devant Dieu l'Omniscient "qui sait ce que cèlent les cœurs".

C'est pourquoi l'"éducation islamique", comme nous l'appelons, interfère constamment avec l'instruction civique et morale : on y enseigne les vertus de bonté et de justice, de courage et de vivacité, le respect d'autrui dans sa vie, son bien, sa dignité et ses croyances, la fraternité entre les hommes, l'amour du travail, la recherche du bien pour soi et pour les autres; toutes ces notions sont illustrées par des exemples puisés dans l'histoire et la vie courante, et confortées par l'étude des versets et des hadith-s qui s'y rapportent, elles sont corroborées aussi dans les autres enseignements par : la lecture dirigée par exemple, où nombre de textes sont inspirés des apologues ou récits bibliques du Coran, les sujets de rédaction, les récitations à apprendre; les facultés d'observation et de réflexion de l'élève sont encouragées; si on l'appelle à ne pas maltraiter les animaux, à respecter les plantes, c'est sans doute pour leur utilité à l'homme, mais aussi parce qu'ils sont les témoins vivants de la sollicitude de Dieu pour l'homme; ainsi, par la connaissance de la Création, mise au service de l'homme, l'élève est amené peu à peu à reconnaître et louer le Créateur, dispensateur de ces bienfaits innombrables et renouvelés.

Les prescriptions légales, aumônes, prières, jeûnes, sont étudiées dans leur principe et leur finalité, ainsi que dans la manière de s'en acquitter; les grands concepts moraux, les vertus cardinales, ne sont pas expliqués dans l'absolu, mais matérialisés dans les règles du comportement social et communautaire, dans la vie réelle de façon à ce que l'Islam ne soit pas perçu comme un fait de l'histoire, figé dans un passé révolu, mais comme une religion de permanence, une éthique valable pour toute époque et société; c'est pourquoi l'accent est mis, dans le cycle secondaire notamment, d'une part sur le chapitre des "oeuvres" (**ibâdât**) complément nécessaire du credo (**aqida**) acquis et confirmé dans les premières classes, car comme dit le poète : "La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère V". Et d'autre part, sur les "relations" (**mu'âmalât**), c'est-à-dire la communication avec le prochain, dans son étendue et sa diversité : vie privée et familiale : mariage, divorce, héritage; vie publique et sociale : transactions économiques, droit du travail, jurisprudence du dol, de la propriété, des servitudes communautaires, du troc et du prêt; le maître est invité à dépasser la simple présentation des règles du **fi**e (droit musulman) telles qu'elles nous ont été léguées par le consensus des écoles juridiques, et à les situer dans les préoccupations du monde moderne; ainsi de l'épineuse question du loyer de l'argent et du système bancaire, fondement des économies de notre temps; ainsi de la notion de "**Jihâd**" (guerre sainte), source de tant de malentendus, qui continue à nourrir chez certains une prévention complaisante contre l'Islam; notre enseignement le met très justement à sa vraie place; le

devoir légitime de défense de la patrie, en plus du sens mystique de **Jihâd** intérieur, contre soi-même, dans une lutte incessante pour vaincre ses propres contradictions; ainsi du correctif apporté à l'opposition catégorique des **fuqahâs** anciens à toute forme d'imposition perçue par le prince en dehors de l'aumône légale; les impôts sont maintenant justifiés, car ils retournent à la communauté sous forme de services, écoles, routes, hôpitaux; de même pour la position de l'Islam à l'égard du ou des socialismes : par le truchement des notions de fraternité, de justice, de respect du travail, d'égalité des hommes devant la loi tant divine que terrestre, on peut même prôner un socialisme humain qui ne contredit nullement la latitude accordée aux musulmans de "rechercher le bonheur dans les deux demeures", c'est-à-dire ici-bas et dans la vie future.

Les grands courants de la pensée contemporaine : marxisme, existentialisme, laïcité, voire athéisme, sont exposés avec l'objectivité voulue; mais le professeur - il s'agit ici des classes terminales - s'efforce de démontrer, textes canoniques à l'appui, que l'Islam, dès l'origine, défend les principes humanistes dont se réclament les écoles, mais repousse tout système qui prétend faire de l'homme l'adversaire ou le substitut du Dieu vivant; la discussion, voire la contradiction est acceptée, car cet enseignement a l'ambition d'aider les jeunes à sortir de leurs doutes, à réduire les distorsions entre les principes et le vécu, en leur présentant la religion comme une alternative authentique aux séductions éphémères des théories nouvelles.

Le maître, ainsi devenu presque directeur de conscience, devra bien évidemment éviter deux écueils : un certain triomphalisme, qui consiste à proclamer que la religion résout tous les problèmes, que le Coran a tout prévu et tout dit; et d'autre part, la propension à lancer l'anathème sur toute doctrine qui ne participe pas a priori d'un credo religieux.

Au vu de ces deux approches, ancienne et actuelle, de la transmission de la Foi en milieu musulman, l'on serait tenté de vouloir comparer l'efficacité de l'une et de l'autre, en vue d'évaluer en quelque sorte l'état de la croyance religieuse dans tel ou tel pays; pour ma part, je pense livrer seulement quelques impressions personnelles, car je ne prétends pas parler au nom de tous les musulmans, ni même à la place de ceux de mon pays; en Islam, il n'y a pas d'intermédiaires entre Dieu et sa créature; aucun individu isolé ne peut s'ériger en porte-parole de la communauté des musulmans; en instituant Adam son vicaire ici-bas, Dieu a octroyé à tous les hommes le libre-arbitre; les tensions qui surgissent çà et là entre fondamentalistes musulmans et pouvoir politique peuvent s'expliquer aussi par les faux-pas de certains gouvernements qui débordent un pouvoir temporel déjà considérable vers une autorité spirituelle que l'orthodoxie ne reconnaissait même pas aux premiers califes; je n'ai donc ni le droit de prétendre représenter le point de vue musulman, ni le pouvoir de le faire, mes connaissances dans le domaine religieux, même le mien, étant celle d'un croyant ordinaire, j'expose donc le point de vue d'un musulman, ressortissant d'un pays musulman, en l'occurrence la Tunisie.

Je dirai donc que, dans mon pays, il existe aujourd'hui comme par le passé, peut-être un peu plus que dans le passé, un pourcentage appréciable de non-pratiquants; il n'y a pas d'incroyants ou d'athées déclarés, à moins de sonder les cœurs; l'athéisme en pays d'Islam, peut-être n'est-il qu'une sorte de défi intellectuel, une bravade de cénacle ou une révolte de brasserie; personne parmi mes compatriotes ne s'est fait, par exemple, enterrer "civilement"; les non-pratiquants sont du reste assez sélectifs; on délaisse volontiers la prière, les statistiques de mon ami M. Alioui parmi les étudiants, quoique assez anciennes, sont indicatives, mais on s'attache beaucoup au carême; en Afrique du Nord, l'opprobre qui fustige le "mangeur de Ramadan" équivaut à la vindicte qui désigne en Orient le "délaisseur de prière"; ces abstentionnistes de la foi se rencontrent surtout dans les grandes villes, parmi une certaine intelligentsia de la fortune ou du savoir; mais il n'existe pas de frontières tranchées : le même milieu social peut sécréter des contraintes, comme dans la trilogie de l'Egyptien Najib Mahfuz où, dans une même famille s'affrontaient deux frères, un communiste virulent et un intégriste acharné; notre université est depuis quelque temps le théâtre de luttes féroces entre courants gauchistes et mouvements islamiques, affrontements qui dépassent la controverse et atteignent les voies de fait et les expéditions punitives; la semi-clandestinité à laquelle le pouvoir réduit les uns et les autres n'est pas faite pour atténuer les divergences et faire prévaloir le dialogue courtois; mais ce ne sont là, à mon avis, que les franges maximalistes d'une masse qui, quoique politisée parce que avide de liberté et de justice sociale, demeure néanmoins croyante.

Bien entendu, tout ce que j'ai dit dans mon exposé sur la transmission de la foi concerne aussi bien les garçons que les filles, le terme "enfant" étant épïcène : comme vous le savez, la femme par son accession à l'université, au travail, à la vie publique, acquiert aujourd'hui une ouverture plus large et plus réfléchie aux choses de la religion; fille, épouse ou mère, elle fréquente la mosquée, discute des problèmes de la foi et de la société et prend en main d'une façon plus effective l'éducation première de sa progéniture.

Aussi conclurais-je en disant que, sur le plan qualitatif, la démarche moderne de l'éducation religieuse semble réussir dans son propos : à savoir faire du jeune musulman un homme capable de vivre son siècle, ouvert aux idées et au dialogue, éloigné de tout obscurantisme, réticent à l'égard des modes et des engouements, armé par son Créateur pour être, par-delà les doutes et les tempêtes, le maître de son destin.

